

La polémique

Robert Major

Volume 18, Number 2 (53), Winter 1993

Francine Noël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201029ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201029ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, R. (1993). La polémique. *Voix et Images*, 18(2), 372–378.
<https://doi.org/10.7202/201029ar>

Essai

La polémique

Robert Major, Université d'Ottawa

Je l'avoue d'emblée. J'aime lire les ouvrages de Guy Lafèche. Certes, l'homme ne doit pas être facile. (Mais peut-être l'est-il aussi. Je n'en sais rien. Et puis qu'importe?) Ce qu'il écrit, toutefois, est à la fois si vif, si frais et sec, si entier, si juste par moments, si excessif à d'autres, qu'on ne peut que se réjouir de la présence d'un critique aussi singulier dans le petit monde des lettres québécoises. Voilà quelqu'un dont le gant semble être constamment par terre et qui, par suite, est toujours prêt à rompre en visière avec n'importe qui, mais de préférence, semble-t-il, avec ceux qui, dans le milieu, peuvent être soupçonnés de faire la pluie et le beau temps.

C'est lorsqu'on prend en main un de ses livres qu'on peut mesurer le grand avantage qu'il y a à vivre et à œuvrer dans les marches du Québec. Effet de l'éloignement: j'ai l'insigne avantage de ne pas connaître la personne et si peu que pas ses victimes. Ainsi, lorsqu'il consent à sa pente naturelle, la polémique, je peux, sans vergogne et sans pincement de remords, me permettre de simplement savourer sa prose. Ses colères restent littéraires; ses traits, meurtriers mais abstraits; ses coups de fouet, cinglants mais livresques. En somme, cela reste de la littérature, alors que pour lui et ses adversaires, sans doute ces polémiques sont-elles la matière même de la vie.

Le dernier livre de Guy Lafèche porte justement le titre *Polémiques*¹. Titre naturel, et qui semble coller à la peau de cet érudit plutôt singulier. En effet, même lorsqu'il fait œuvre savante, comme pour l'édition des textes fondateurs du mythe des Saints Martyrs canadiens, il aime croiser le fer. À le lire, des réminiscences de Louis Veuillot, de Léon Bloy ou de Jules Tardivel remontent à la surface. Sans doute y a-t-il quelque parenté spirituelle qui explique cet effet de mémoire. Non pas que le cheval de bataille de cet essayiste soit la défense de l'intégrisme religieux, ni que son état constant soit la colère et l'indignation. Au contraire, il se veut rigoureusement matérialiste et il sait, à l'occasion, rire et badiner. La polémique, toutefois, exige un état d'esprit, une disposition particulière que Guy Lafèche

me semble partager avec ces polémistes catholiques du siècle dernier. Elle est associée à la guerre, et à une forme particulière de combat: celle des chevaliers, farouchement solitaires dans l'affrontement, extrêmes dans leurs éreintements. Il y a des adversaires; ils sont à pourfendre, de haut en bas, à la manière épique. L'engagement est total, sans concessions, sans retour possible. L'univers polémique est le monde de *La Chanson de Roland*.

Par ailleurs, il n'est pas interdit non plus de penser que peut-être, à la limite, l'objet de la bataille n'importe-t-il guère. Roland se battrait avec autant de ferveur pour une autre cause. C'est l'odeur de la poudre, le goût âcre du sang et ses reflets violacés sur le sable chaud de l'arène qui animent le polémiste. Il veut jouer sa vie à chaque instant.

Mais sans doute le rapprochement peut-il aussi se faire avec Sartre, autre croisé celui-là, toujours à la recherche de causes à défendre; Sartre qui disait que la fonction du critique était de critiquer, c'est-à-dire de s'engager pour ou contre et de se situer en situant (*Situations, I*). Une telle conception du travail critique et de l'engagement littéraire décrit assez bien la démarche de Guy Laflèche, dans ses travaux érudits tout autant que dans ses essais plus ponctuels.

**

*Le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau*² témoigne éloquentement du premier type d'exercice. Ce livre est le troisième volume de cette immense entreprise qui porte le titre collectif *Les Saints Martyrs canadiens*. Le premier volume (*Histoire du mythe*) a été publié en 1988; le second (*Le Martyre d'Isaac Jogues par Jérôme Lalemant*) l'a été en 1989; le cinquième et dernier volume devait l'être en 1998. Or, voici que l'auteur nous annonce un sixième volume, qui sortira des presses en 2005! De toute évidence, Guy Laflèche a trouvé un filon qui se révèle quasi inépuisable, qui l'occupe depuis plus de vingt ans déjà et dans lequel il pourra creuser encore longtemps, peut-être même pour reporter de nouveau l'échéance de la fin du havage. La métaphore minière n'est pas gratuite: tout autant qu'un travail de prospection et d'érudition, cette vaste étude est entreprise de sape, comme le savent bien les lecteurs des deux premiers volumes.

Ce troisième volume, d'ailleurs, dans sa présentation et dans sa démarche, est identique au second. L'auteur nous propose de nouveau une édition critique d'un texte relativement court tiré d'une

Relation des Jésuites, en l'occurrence les six chapitres de la *Relation* de 1649 du père Paul Ragueneau, rendant compte des événements de 1648 et de 1649 au pays des Hurons. Le texte édité n'occupe que soixante pages sur les trois cent quarante du livre: c'est dire l'importance du bagage critique qui l'entoure et l'ampleur de l'annotation. L'auteur justifie cette glose abondante par la qualité même du texte étudié, «un des grands textes produits par l'humanité» (p. 20), qu'il rapproche volontiers du Livre de Job, de *L'Illiade* ou de la poésie de Mallarmé.

On chercherait en vain un autre texte que la *Relation* de 1649 de Paul Ragueneau pour exprimer de manière aussi poignante les malheurs de la vie, le mal et les maux de ce monde ou, absolument, les méfaits que l'histoire ne cesse de produire dans l'univers (p. 20).

Ce grand et beau texte est le cœur et la cheville des Saints Martyrs canadiens: «Voici le texte qui se situe au centre de mon ouvrage [...] La vérité est que j'ai fait ou aurai fait les autres volumes à cause de celui-ci» (p. 20).

Le texte mérite-t-il ces éloges? Chaque lecteur en jugera. Le moins qu'on puisse dire est ceci: cette relation nous plonge dans les plus sombres et tragiques rêveries, indissociables des lueurs crépusculaires qu'on associe volontiers à la fin d'un monde. C'est un peuple, une nation, et un beau projet généreux qui se disloquent à notre lecture et sombrent sous les assauts d'un destin qui prend la figure d'un conquérant impitoyable. À peine quelques années après sa constitution et alors qu'elle semble si bien engagée, la Huronie catholique et prospère croule sous les attaques de ceux qui incarnent le Mal. *Vae victis*. Difficile de ne pas y voir une préfiguration de cette autre déroute, un siècle plus tard, dans cette autre place fortifiée, alors que s'effondrera la Nouvelle-France. Nous cultivons et chérissons la défaite. Paul Ragueneau l'a dit bien avant Hubert Aquin.

Guy Laflèche a donc l'insigne mérite de ressusciter ces textes qu'un Québec entiché de modernité avait rangés au placard des bondieuseries vermoulues et des friperies sans intérêt. Il les ressuscite pour les réintégrer dans notre patrimoine littéraire et culturel, mais en les secouant combien vigoureusement. La poussière accumulée d'une glose hagiographique séculaire part au vent sous ce broissage énergique.

Je ne reprendrai pas ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire sur la richesse, la précision, l'intérêt, la cohérence, voire l'exhaustivité de l'annotation de Guy Laflèche, me contentant de renvoyer à ma chronique de l'hiver 1990 (*Voix et Images*, n° 44) sur le deuxième

volume de la série. Il est bien évident que l'essentiel de l'entreprise de Guy Laflèche loge dans ces commentaires. On y trouve une érudition remarquable, certes, mais aussi une ferme volonté de prendre des positions sans ambiguïté et polémiques sur la grande diversité de problèmes historiques, religieux et anthropologiques qui se présentent lorsqu'on cherche à voir clair dans ces événements et surtout dans la relation que les Jésuites en ont faite.

Guy Laflèche, cela aussi est évident, ressent beaucoup plus de sympathie pour Paul Ragueneau qu'il n'en avait pour Jérôme Lalemant dans le volume précédent. Cette sympathie ne l'empêche nullement, toutefois, de serrer son texte de près et de le juger à l'aune de l'ensemble des pièces qui composent la vérité historique de cette période :

Dois-je répéter que je n'ai nullement l'intention de jouer les historiens objectifs et de présenter les résultats de mes recherches et de mes analyses en les désinfectant de mes opinions et convictions? Dois-je répéter également que vouloir savoir, c'est nécessairement comprendre, expliquer et juger, mais que comprendre n'est pas justifier, qu'expliquer n'est pas excuser et que refuser de juger, c'est simplement choisir d'ignorer? (p. 21)

L'histoire, telle que l'entend Guy Laflèche, est par définition polémique: il y a une démystification à opérer, des hagiographes et des historiens complaisants à dénoncer, des mensonges, des demi-vérités, des silences et des lapsus à signaler, des jugements et des condamnations à rendre. Comprendre et expliquer un comportement n'empêche pas de le réprouver. La longue note sur les «reliques» (chapitre 10, note 27, p. 192-196) en est un bon exemple, comme aussi celle sur «l'économie missionnaire» (chapitre 7, note 2, p. 126-130)³, cette dernière fondamentale, car elle révèle que les Jésuites, pour protéger leurs fourrures, ont peut-être commis «une erreur stratégique qui sera fatale à la Huronie» (p. 127).

*
**

Une édition critique peut donc être à la fois savante et polémique. À l'inverse, des articles polémiques et des écrits pamphlétaires peuvent être savants. Non: doivent l'être. C'est ce que s'évertue à démontrer *Polémiques*. «On ne fait jamais de polémique avec de mauvaises idées», dira Guy Laflèche (*Polémiques*, p. 166). La culture, l'intelligence et l'érudition sont essentielles. Ces qualités se conjuguent au goût vif pour l'action qui caractérise le polémiste. La citation de Henry David Thoreau, placée en exergue au volume, donne le ton à l'ensemble:

Comment peut-on se contenter d'avoir une OPINION? Comment peut-on retirer du plaisir de ça? Quelle joie peut-elle procurer? [...] L'ACTION conforme à des principes, c'est-à-dire la perception et l'accomplissement de ce qui est juste, voilà qui modifie les choses et les relations. Voilà qui est essentiellement révolutionnaire et toujours nouveau.

Ainsi l'auteur de *Walden* et de *On the Duty of Civil Disobedience*⁴, être farouchement indépendant, apôtre de l'individualisme et du *self-reliance*, est-il en quelque sort érigé en modèle. Il faut vivre selon ses principes, clamer ses opinions, au besoin créer sa propre maison d'édition pour s'assurer que celles-ci soient diffusées si, d'aventure, les journaux et les revues refusaient de le faire. Et, en effet, puisque *Liberté*, *Le Devoir*, *Lettres québécoises*, *Voix et Images*, la Société d'études céliniennes, *La Presse* ont, à différents moments, refusé l'un ou l'autre de ces textes polémiques, Guy Lafèche a pris le parti de les publier lui-même⁵.

Ses escarmouches couvrent une grande variété de sujets ainsi qu'en témoigne la table des chapitres de *Polémiques*. Tour à tour sont abordés ou pris à partie les ateliers universitaires de création littéraire, l'antisémitisme de Céline, les éditions « critiques » des textes littéraires, Montréal Trust et ses prétentions linguistiques, le journal *La Presse*, *Bonheur d'occasion*, la sémiotique, les panneaux de signalisation, le style bigenre et quelques autres sujets rapidement esquissés sous le titre « Vulgarités ».

Toutefois, une critique virulente de l'édition critique dite universitaire occupe le tiers du volume. Guy Lafèche y attaque de front le Corpus d'éditions critiques qui lui semble incarner tous les défauts de l'édition universitaire: angélisme naïf (à moins qu'il ne soit intéressé), prétention non fondée d'objectivité et de neutralité, absence de goût et de sens littéraire dans le choix des textes, élitisme clinquant dans l'édition, manque total d'esprit critique. Quelques titres de la Bibliothèque du Nouveau-Monde (désignation qu'il récuse) échappent seuls à sa condamnation: en particulier les éditions des œuvres poétiques. Ce qu'il reproche surtout à la collection, outre le fait qu'elle occupe tout l'espace en imposant son modèle et en monopolisant les subventions et les énergies, c'est d'être universitaire, c'est-à-dire coûteuse et prétentieuse, sans être critique. Pour Guy Lafèche une véritable édition critique doit établir le texte, certes, mais doit aussi l'annoter et le commenter avec toute la science et toutes les informations disponibles afin d'en renouveler et d'en approfondir la lecture. Une édition « scientifique » prétendument neutre, savante et objective, qui soutient éviter ainsi le « piège du commentaire », lui semble une vue de l'esprit et tout le contraire d'un véritable travail critique.

La suffisance universitaire étant ainsi battue en brèche, Guy Laflèche se porte à la défense de l'édition critique de *Maria Chapdelaine* par Ghislaine Legendre, édition simple, bien faite et importante, mal accueillie par les «spécialistes» à qui il ne cesse, depuis dix ans, de demander des comptes et des excuses.

Comme l'édition critique de textes québécois fait présentement travailler beaucoup de monde dans les universités québécoises et canadiennes (j'en suis, avec plusieurs dizaines de collègues), on comprendra l'importance et la pertinence des questions soulevées par Guy Laflèche. Ses coups de bélier ébranleront-ils les murs de la citadelle? Sans doute pas. Les francs-tireurs ne gagnent pas les guerres. Mais ils font réfléchir et rendent prudent.

Je me suis davantage amusé à lire le chapitre consacré à la sémiotique. Quand les autres reçoivent les décharges du franc-tireur, c'est forcément moins désagréable pour soi. D'ailleurs, je n'aurais aucune difficulté à admettre que Greimas et ses épigones ne l'ont pas volé. Quand on a vu les ravages exercés par la sémiotique et tous les autres jargons savantasses sur tant d'étudiants, on est même porté à applaudir chaque fois que la cible est atteinte. Greimas est celui qui écrit «des truismes et des bêtises au moins une fois sur deux, comme tous ceux qui écrivent n'importe quoi» (p. 243); sa *Sémantique structurale* est un «cahier de notes», un «brouillon sans consistance», «un exposé tout flasque», «une espèce de terminologie sans système... sans rigueur ni cohérence. Un charabia» (p. 244) qui ferait rougir un véritable sémanticien; ses disciples étalent magnifiquement un «mélange de naïveté, de bonne foi, d'ignorance et de suffisance» (p. 253). En somme, Guy Laflèche nous présente la sémiotique ou «comment écrire pour ne pas être compris et bien le faire comprendre» (p. 271), ou encore comment acquérir «un fort vocabulaire qui vous permettra de parler pour ne rien dire» (p. 246). C'est à lire. Le «petit cours de sémiotique» doublé d'un cours sur la «mise en page sémiotique» (scientificité oblige) est une véritable pièce d'anthologie.

*
**

Guy Laflèche est un moraliste. À son meilleur, il atteint un ton, un style, qui participent de la tradition des grands moralistes français. La Bruyère n'aurait pas fait mieux s'il avait eu, le pauvre, à décrire le «Postmoderne» (p. 315-316) et Lyotard, plutôt que le prétentieux Acis. Mais le chapitre final où se trouve cet article (ainsi, d'ailleurs, que

l'article «Postmodernisme» et «Vulgarité», qui parlent aussi de Jean-François Lyotard) porte justement le titre «Vulgarités». Voilà donc un moraliste qui se souvient de *Parti pris* et de cette chronique où les partipristes, dans les premiers numéros de la revue, se plaisaient à être bêtes et méchants. Guy Lafèche s'insère dans des lignées tout à fait honorables.

1. Guy Lafèche, *Polémiques*, Laval, Éditions du Singulier, 1992, 319 p.
2. *Id.*, *Les Saints Martyrs canadiens. Le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau*, Laval, Éditions du Singulier, 1991, 342 p.
3. Voir aussi la note 33, chapitre 11, p. 235-239, la note 19, chapitre 12, p. 263-265 et tout le début du «Glossaire» (p. 279 s.) sur cette question de l'économie missionnaire.
4. Contrairement à Guy Lafèche, je ne crois pas que le titre de la traduction française soit particulièrement «beau» (p. 63, note 30). On a traduit «civil disobedience» par «désobéissance civile», ce qui est bien la moindre des choses, mais en oubliant le mot et la notion de «devoir», qui est au cœur du propos de Thoreau. L'homme juste, l'homme de principe, l'homme tout court (mais il n'y en a plus en Amérique, selon Thoreau) a le devoir de rompre avec son gouvernement quand les lois de l'État sont iniques. Le titre français cité par Guy Lafèche est tronqué et réducteur.
5. En criant à la censure. Mais cela n'est pas toujours convaincant. Quand un directeur de revue lui demande, afin d'en modifier le ton, de «soustraire ou de refaire» (p. 232) deux alinéas dans un article de vingt-sept pages, cela lui semble une ingérence intolérable. Dans ces conditions, combien de revues, combien de professeurs, combien de directeurs de thèse, qui font honnêtement leur travail de lecture et de révision en disant, qui à leurs collaborateurs, qui à leurs étudiants, de retravailler leur texte, sont de répu gnants censeurs? Or, Guy Lafèche est le premier à affirmer: «Bien entendu, aucun mauvais livre ne doit être épargné et la critique doit toujours être absolument sans pitié» (p. 150). Ses articles seraient-ils les seuls à échapper au lot commun? Cette critique impitoyable doit aussi s'exercer sur un texte inédit, sous peine d'être un vœu pieux.

Une autre lecture de Nelligan

Roger Chamberland, Université Laval

La vie et l'œuvre d'Émile Nelligan ont été passées au crible de toutes les méthodes critiques en études littéraires: psychocritique, sociocritique, sémiotique, thématique, mythocritique, et j'en passe. Que nous reste-t-il à connaître d'une œuvre et d'un poète qui, visiblement, posent un problème d'analyse et d'interprétation à tout un pan de la critique qui cherche désespérément à faire coïncider drame existentiel et texte poétique. De fait, l'œuvre de Nelligan a connu un destin